

Christophe Cassiau-Haurie
avec la collaboration de Koffi-Roger N'guessan

**LA BANDE DESSINÉE
EN AFRIQUE DE L'OUEST**

LA CÔTE D'IVOIRE



KARTHALA



Collection Esprit BD

La bande dessinée en Afrique de l'Ouest La Côte d'Ivoire

Malgré plusieurs centaines d'auteurs actifs, la bande-dessinée n'est toujours pas une industrie culturelle à part entière sur le continent africain. Le manque de distributeurs et diffuseurs et de soutien des pouvoirs publics, l'absence de formation et la faiblesse du pouvoir d'achats expliquent en partie cette situation. De fait, la production en matière de BD se limite essentiellement à de l'autoédition et la diffusion se fait souvent sur un mode artisanal, de la main à la main ou *via* des manifestations littéraires.

Au milieu de ce désert éditorial, la Côte d'Ivoire fait figure d'exception. Dotée d'une tradition ancienne en matière de bande dessinée (les premières apparitions datent des années 60), s'appuyant sur une presse vivace et largement diffusée, le 9^e art ivoirien a acquis ses lettres de noblesse et constitue une réelle source de rayonnement dans la culture locale. L'exemple le plus frappant est le journal d'information et de BD, *Gbich!*, véritable phénomène de société qui, après avoir tiré jusqu'à 40 000 exemplaires à la fin des années 1990, a entraîné la création d'un véritable groupe de presse national touchant à plusieurs domaines (radio, studio d'animation, presse généraliste, ingénierie culturelle, etc.).

Ce livre revient sur près de 60 années de parcours d'un art qui, importé de l'occident au départ, est devenu l'un des marqueurs identitaires forts du pays et constitue un exemple frappant de maturation d'une BD à la fois typiquement nationale et modèle pour les autres pays francophones.

Conservateur général des bibliothèques, Christophe Cassiau-Haurie est spécialiste de la BD du sud (Afrique, Maghreb, Outre-mer français, Océan Indien...). Il est l'auteur d'une dizaine d'essais et de nombreux articles.

Christophe Cassiau-Haurie
avec la collaboration de Koffi-Roger N'guessan

**LA BANDE DESSINÉE
EN AFRIQUE DE L'OUEST**

**LA CÔTE
D'IVOIRE**

Cet ouvrage est dédié à la mémoire
de Benjamin Kouadio (1967 – 2019).

Remerciements à
Laurent Cassiau-Haurie
Chabathéo
Marie Hélène Durrens
Landry Tanoh
Landry Banga
Delphine Maniak
Mendoza y Caramba
Magalie Meunier
Rodrigue N’guessan
Willy Zekid

Et les nombreuses personnes qui ont bien voulu m’aider au
cours de ces trois années d’enquête, au premier rang desquelles,
Koffi-Roger N’guessan.

Conception graphique : Cyrille Fourmy

Dessin de couverture : Illary Simplicite, *Ça poisse ou ça casse*.

Go! Média, 2002.

© Éditions Karthala, 2023

**LA BANDE DESSINÉE
EN AFRIQUE DE L'OUEST**

**LA CÔTE
D'IVOIRE**

Introduction.

De la nécessité de replacer le sujet dans son contexte

De l'édition en général....

Durant toute la période qui a précédé les indépendances, le colonisateur français s'est efforcé d'empêcher toute possibilité de fondation d'entreprises éditoriales dans les territoires qu'il contrôlait. Si bien que le premier éditeur africain, ou plutôt franco-sénégalais, à s'être créé, Présence africaine, s'est installé en plein cœur du quartier latin parisien. La première vague d'écrivains francophones n'a pu se faire publier que chez des éditeurs français, tout particulièrement ceux qui ont pris parti pour la décolonisation, notamment Le seuil d'abord puis Maspero. Il en va peu autrement aujourd'hui puisque les principaux écrivains francophones viennent toujours chercher la reconnaissance à Paris. De même, les deux principaux éditeurs scientifiques de référence pour l'Afrique francophone sont L'harmattan et Karthala.

Plus de cinquante ans après ce que l'écrivain ivoirien Ahmadou Kourouma a nommé ironiquement « les soleils des indépendances », l'édition d'Afrique noire francophone n'a

guère réussi à prendre son essor. Le panorama est toujours aussi sombre : la présence du livre et de l'imprimé en général reste faible, l'édition privée est toujours embryonnaire et les structures de distribution du livre sont quasi-inexistantes.

Dans ce contexte général, la situation ivoirienne reste une exception notable. Tout d'abord pour des raisons historiques. En effet, peu de gens le savent, mais l'édition ivoirienne est l'une des plus anciennes du continent et s'appuie sur des structures expérimentées. L'autre raison, plus pragmatique, tient au fait que le marché scolaire ivoirien est essentiellement détenu par les éditeurs locaux¹, situation peu fréquente en Afrique où l'essentiel de cette niche si rentable est souvent détenu par des éditeurs européens (français pour ne pas les nommer). De plus, la Côte d'Ivoire est le seul pays, avec le Cameroun, où la vente des manuels se fait *via* des structures commerciales locales. Ce marché énorme, estimé à 20 milliards de francs CFA (environ 30 millions d'Euros) pour plus de 5 millions d'élèves, permet aux éditeurs de s'appuyer sur une base solide². C'est ainsi que sont nées les éditions CEDA en 1961. Elles ont été créées par l'État ivoirien en partenariat avec les éditions françaises Hatier, Didier, Fouchier et Mame. Si l'État n'était actionnaire qu'à 25% à l'origine, il est passé à 51% en 1974.

En 1972, sont créés à Dakar les NEA (Nouvelles éditions africaines) avec une direction générale à Dakar, deux antennes à Lomé et Abidjan et un bilan consolidé au niveau des trois pays. Dix ans plus tard, les NEA Abidjan tentent une autonomie qui se solde à la longue par des pertes énormes et un dépôt de bilan en 1989. Les NEA Abidjan deviennent BINEA (Bureau ivoirien des nouvelles éditions africaines) qui, privatisées, deviennent les NEI (Nouvelles éditions ivoiriennes) en 1992. Le groupe Hachette détient 30% des actions, l'État 20%, Edipresse 20%, des acteurs privés 35%. Les NEI vont acquérir une véritable

1. Cependant, certains sont, pour partie, à capitaux français.

2. Toutefois, un article du *Point Afrique* de février 2018 consultable en ligne donne une photographie moins angélique de la situation sur place : *Les livres scolaires en Côte d'Ivoire, un business qui vire au casse-tête*.

autonomie au cours des années 1994-1995, Hachette jouant un rôle de conseil et de surveillance à la gestion. Les NEI sont en plein essor jusqu'en 2002. Cette année-là, la gratuité des livres scolaires pour les élèves est introduite. L'État devient le client quasi-unique de NEI et CEDA et tout retard de paiement de celui-ci a des conséquences dramatiques pour la survie de ces deux entreprises. À ceci s'ajoute la crise socio-politique que connaît la Côte d'Ivoire et qui entraîne une partition du pays.

Toutefois, les NEI ne cessent pas de publier et de sortir des nouveautés sur le marché. C'est particulièrement le cas en matière de littérature pour la jeunesse où plusieurs auteurs sont lancés comme Véronique Tadjo, Fatou Keïta, Annick Assemanian, Georges Bada (Bénin), Fatou Ndiaye Sow (Sénégal, décédé en 2004).

En 2006, Les NEI et CEDA s'allient pour occuper les mêmes locaux et services centraux et se coordonnent pour l'édition des manuels scolaires. En 2011, les deux deviennent une seule maison d'édition lorsque les NEI, forte du succès de sa collection à l'eau de rose, *Adoras*, absorbent entièrement CEDA³ et deviennent le premier éditeur d'Afrique de l'Ouest.

Par la suite, d'autres maisons d'éditions seront créées comme Edilis (1993), PUCI (Presses Universitaires de Côte d'Ivoire, 1998), Eburnie (2001), Les classiques ivoiriens (2004), Calao (2006) fondée par Camara Nangala qui en était l'unique auteur.

3. Leur site est sur <http://neiceda.com/>.

...à la BD en particulier!

Cette présence, assez importante à l'échelle de l'Afrique francophone, d'éditeurs locaux – dans le capital desquels les éditeurs français restent cependant présents⁴ – aura une certaine influence sur la bande dessinée locale. En effet, la Côte d'Ivoire est l'un des rares pays d'Afrique avec le Sénégal, où l'édition de BD par des éditeurs traditionnels existe même si cette production d'albums reste limitée. C'est le cas avec CEDA qui a édité un premier album en 1996 : *Sanaba, qui aurait cru qu'une femme...* avec l'appui de la Direction nationale du projet « Éducation à la vie familiale et en matière de population » (EVF / EMP Côte d'Ivoire). Cet album aura beaucoup de succès et sera diffusé dans une partie de l'Afrique et de l'océan Indien *via* des achats institutionnels.

Le CEDA retentera l'expérience trois ans plus tard en éditant le premier volume de la série de Benjamin Kouadio, *John Koutoukou, responsable, irresponsable* (1999). Cet album est toujours diffusé de nos jours.

Avant de disparaître, les NEA avaient également édité quelques bandes dessinées dont certaines étaient le travail d'auteurs ivoiriens comme *Yao crack en math* (1985), *Kouassi et Ouattara : deux destins* (1985).

Les NEI ont aussi abordé le domaine de la bande dessinée à la fin des années 1990 avec la série *Kimboo* (deux volumes) qui traitait du problème du sida ou de la drogue. Plus récemment, les éditions Éburnie ont publié début 2014 trois nouveaux volumes de la série John Koutoukou.

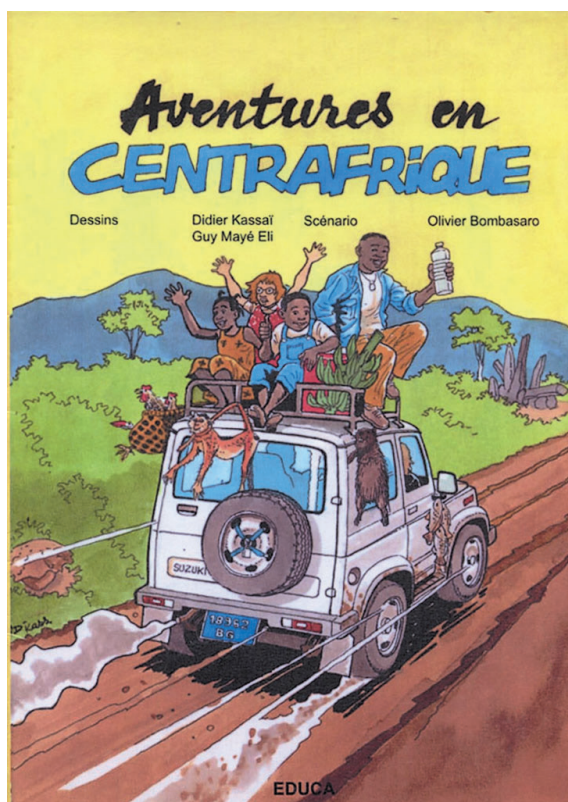
4. C'est d'ailleurs le cas des NEI avec le français Edicef (filiale du groupe Hachette), l'ivoirien Edipresse et l'État ivoirien.

Les classiques ivoiriens ont publié un unique album en 2006, *Aventure en Centrafrique* des Centrafricains Olivier Bombasaro (scén.), Didier Kassaï et Guy Elie Mayé (dess.). Cet ouvrage très original imagine la Centrafrique dans un futur éloigné ou dans un passé préhistorique⁵.

Enfin, la BD ivoirienne peut se targuer d'abriter l'une des réussites les plus remarquables du continent, à savoir le magazine de Bd et d'humour *Gbich!*, créé en 1999 et qui a tiré jusqu'à 40 000 exemplaires au début des années 2000 avant de se tasser après la crise économique née de la situation politique et militaire du pays à un chiffre fort honorable de 25 000 exemplaires puis de 15 000 de nos jours.

Cependant, le 9^e art ivoirien a une histoire riche et variée qui ne se résume pas uniquement au succès de *Gbich!* que nous allons dévoiler tout au long de cet ouvrage.

5. À la même époque, Les classiques ivoiriens ont publié les aventures de *Gipépé le pygmée* en 4 tomes des mêmes auteurs qu'*Aventures en Centrafrique*. Cette série est présentée comme de la BD mais s'apparente en fait aux albums pour enfants.



KASSAI, Didier, *Aventures en Centrafrique*.
Les classiques ivoiriens, 2006.

PREMIÈRE PARTIE

**PETITE
HISTOIRE
DE LA BANDE
DESSINÉE
EN CÔTE
D'IVOIRE**

L'époque coloniale et les années 1960

La bande dessinée est quasi-absente de la scène ivoirienne, aussi bien à l'époque coloniale qu'au début de l'indépendance, dans les années 1960.

Une absence d'éditeurs de presse pour la jeunesse

L'une des premières esquisses de BD publiées dans le pays est une publicité pour la marque de bière ivoirienne Bracodi¹ (Société des brasseries de Côte d'Ivoire) datant des années 1950 et publiée dans la presse coloniale² : « *une boisson magique qui redonne sa vitalité à un ouvrier qui se sentait fatigué tout le temps...* ». Mais il ne s'agissait que de vignettes publicitaires et pas d'une bande dessinée proprement dite³.

De fait, à la différence d'autres pays d'Afrique noire comme le Congo belge ou le Rwanda, on ne trouve pas la moindre trace de BD produites localement que ce soit sous forme de livres ou sous forme de strips ou de planches publiées dans les journaux.

La raison tient à l'absence d'éditeurs comme cela a déjà été évoqué plus haut mais aussi à l'absence significative de toute presse tournée vers la jeunesse éditée sur place avant les années 1980.

1. Bracodi a été créé en 1949. Par la suite, cette société eut régulièrement recours à la bande dessinée pour des réclames publicitaires. Elle a fusionné avec l'autre grand brasseur du pays, la Solibra, en 1994.

2. G. Retord, *Les débuts de la publicité en Côte d'Ivoire*, Communication audiovisuelle n° 4, Abidjan-INADES, 1980, p.20.

3. Par la suite, dans les années 1970, Bracodi réalisera un petit film publicitaire reprenant le personnage de *Dago*.

Il est vrai que l'histoire de la presse en Côte d'Ivoire montre que les débuts furent plutôt timides. Si le premier journal naît en 1906 à Grand Bassam créé par Charles Ostench (le titre en était *La Côte d'Ivoire*, tout simplement), puis suivi en 1913 par *L'indépendance de Côte d'Ivoire*, toujours dans la même ville, il s'agit d'une presse dominée – et donc dirigée – par les colons même s'il y avait des collaborateurs africains. Quelques autres titres sortiront dans les années 1920 et 1930, toujours dirigés par des Européens. Le premier journal ivoirien fut *L'éclaireur de Côte d'Ivoire* lancé en mai 1935 et dirigé par un journaliste sénégalais.

Le monopole des colons dans ce domaine ne changera guère après la Seconde Guerre mondiale avec un titre dominant, *France-Afrique* qui deviendra de 1954 à 1964, *Abidjan matin*. Les propriétaires de ce journal lanceront d'ailleurs, dès 1953, le mensuel *Bingo*, dont nous aurons l'occasion de reparler.

Les tentatives de lancement de journaux africains dans les années 1940 resteront vaines⁴ et ne dépasseront pas quelques numéros.

Seul l'organe officiel du PDCI, nommé *Le démocrate* puis *Fraternité* puis *Fraternité Matin* (créé le 9 décembre 1964 et toujours actif), put s'implanter durablement.

De fait, au moment de l'indépendance, la Côte d'Ivoire, à la différence de son voisin sénégalais, n'avait pas une grande tradition en matière de presse⁵. Ceci explique que le pays était totalement dépourvu de journaux tournés vers la jeunesse et l'enfance.

4. *Pachibo* en 1946, *Le progressiste* en 1947, *Atoungblan* en 1957.

5. Afin d'en savoir plus, cf. la mine d'informations que constitue la très belle étude d'André Jean Tudesq, *Feuilles d'Afrique : études de la presse sub-saharienne*, 1995.

De plus, durant l'essentiel de la période coloniale, aucune revue métropolitaine pour la jeunesse n'était spécifiquement destinée à l'Afrique et si quelques numéros de la revue catholique, *Cœurs vaillants* ou *Fripounet*, étaient importés de France par bateaux, ils n'étaient quasiment lus que par des enfants de colons et de quelques privilégiés.

De la bande dessinée « africaine » venue d'ailleurs

Afin de remédier à cette situation et aussi dans un souci d'évangélisation, L'Union des Œuvres catholiques de France publie le 8 décembre 1954 le premier numéro de *Kizito*, « *journal d'enfants destiné à l'Afrique Noire* ». Celui-ci fut le premier périodique⁶ diffusé sur tout le continent à proposer de la bande dessinée à ses lecteurs *via* une rubrique à suivre qui présentait la Bible en BD. Divers illustrateurs locaux y ont été publiés. *Kizito* fusionnera en septembre 1964, avec *Ibalita*, autre organe de presse catholique tourné vers l'enfance diffusé à Madagascar. Ce nouveau journal, destiné aux enfants de l'Afrique subsaharienne, prendra le nom de *Kisito-Ibalita*. La plupart des séries étaient issues de ce qui paraissait dans la revue *Cœurs Vaillants*. Il s'agissait des premières bandes dessinées en couleur diffusées en Afrique. La Côte d'Ivoire était particulièrement concernée puisque *Kizito*, du nom d'un jeune martyr d'Ouganda, était rédigé à Paris mais publié (et peut-être imprimé) en Côte d'Ivoire.

Cette revue – vendue entre 250 et 350 francs CFA – n'existe plus depuis septembre 1972 et fut remplacée, un temps, par le *Bulletin des cœurs vaillants*.

En 1966, le ministère français de la Coopération, lance la revue *Kouakou*. Édité par l'éditeur Segedo, ce magazine,

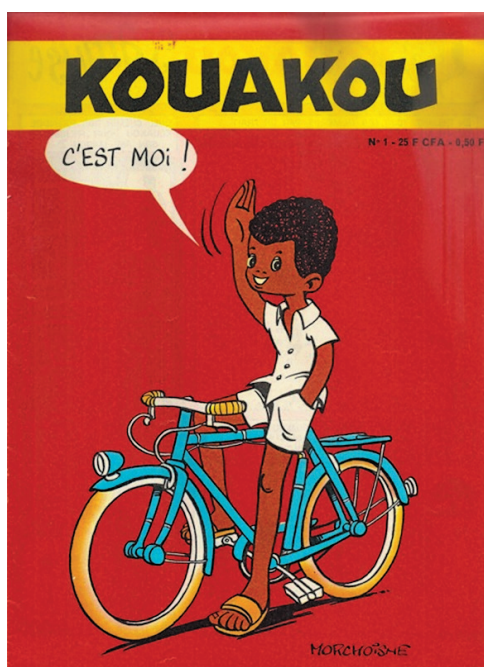
6. Tout d'abord bimensuel, il devient mensuel par la suite.

distribué gratuitement dans les écoles d'Afrique, constituera la référence en matière de littérature jeunesse pour toute une génération d'Africains et fut souvent leur premier contact avec la bande dessinée.

Kouakou, destiné aux jeunes de 8 à 12 ans, était conçu de manière à concilier divertissement et pédagogie. Les thèmes les plus divers y étaient abordés : histoire, géographie, sciences, techniques, sport, conseil d'hygiène et de santé, grammaire, découverte des mots, jeux, etc. Le succès de *Kouakou* s'expliquait par le lien très fort unissant le journal à ses lecteurs. Ceux-ci écrivaient au journal, lui faisaient des suggestions, lui envoyaient des photos pour la rubrique « *Mes amis m'envoient leurs photos* ». Le journal publiait régulièrement des contes envoyés et se faisait l'écho des idées de bricolage ou de jeux qui lui étaient adressées. L'autre clef du succès tenait dans la BD de huit pages située au milieu du journal et qui avait pour héros un enfant d'Afrique nommé *Kouakou*. Curieux, intelligent, généreux et drôle, cet être totalement positif était entouré de plusieurs amis, ayant chacun leur personnalité : l'intellectuel Koffi, la fillette subtile Adama, le gaffeur maladroit Jomo, la fille un peu craintive Fatou, l'instituteur amical et pédagogue, l'ancien débonnaire et sage, Papa Mangan. Pour la première fois dans l'histoire de la bande dessinée, une série avait comme héros un jeune Africain sympathique et ingénieux sans manichéisme ou misérabilisme. Le journal dura 32 années et 187 numéros et s'arrêta en 1998 avec l'arrêt de la subvention du ministère de la Coopération français.

Imprimé à 50 000 exemplaires à sa naissance, le tirage de ce bimestriel de 20 pages a progressé rapidement, jusqu'à dépasser les 400 000 exemplaires diffusés au début des années 1990. 41 pays africains étant concernés, dont au premier chef la Côte d'Ivoire, pays où le titre était le plus lu (25 000 exemplaires)⁷.

7. D'autres titres comme *Calao* (créé en 1974, destiné aux jeunes de 12 à 16 ans) et *Carambole* (né en 1977, orienté vers la diaspora asiatique francophone) furent publiés par Segedo.



MORCHOISNE, *Kouakou* n°1. Segedo, 1966.
Apparition d'un héros qui allait durer plus de 30 ans.

Les auteurs de ces différentes BD étaient le scénariste Serge Saint-Michel, Morchoisnes, à l'origine du personnage de *Kouakou*, Jean Jacques Cartry, Claude Henri Juillard. Mais l'auteur le plus connu reste le dessinateur Bernard Dufossé. Celui-ci reprit la série *Kouakou* après le départ de Morchoisnes en 1972 et dessina sans interruption ce personnage du n° 32 au n° 187 (1998).

Si le choix graphique de ces séries n'était pas d'une grande originalité, elles eurent le mérite énorme d'être les premières publications pour la jeunesse africaine détachées de tout paternalisme et de relents colonialistes. *Kouakou* a contrebalancé *Tintin au Congo* dans l'imaginaire collectif de plusieurs générations d'Africains⁸. L'autre mérite de *Kouakou* – répétons-le – a été de faire découvrir la bande dessinée à des millions de jeunes, bien incapables de s'acheter des albums européens et démunis de toute bibliothèque publique.

Segedo éditera également des albums individuels, tous scénarisés par Serge Saint-Michel : *Passe croisée* (1988), *Les aventuriers de l'or noir* (1988), *La ballade africaine* (1989), *Les deux princes* (1990), *L'axe lourd* (1990) avec deux albums de *Kouakou* : *Les cités disparues* (1991) et *Papa Magan raconte* (1992), *Le gant d'or* (1995) et *La gazelle* (1994). Une grande partie de ces histoires avait déjà fait l'objet d'une première édition dans le journal *Calao*, autre titre publié par le même éditeur.

Avec un peu de chance, on peut encore en trouver quelques-uns chez certaines librairies « par terre » des capitales africaines. Ce mouvement fut accentué par les séries de bandes dessinées que Segedo proposait gracieusement dans plusieurs journaux africains de 1974 à 1995. *Fraternité matin* et *Fraternité hebdo* furent durant longtemps parmi les principaux bénéficiaires.

8. À titre d'exemple, on peut se référer à l'interview de Marguerite Abouet sur France Culture le 29/07/2011 : <https://www.franceculture.fr/litterature/kouakou-par-marguerite-abouet-il-transforme-la-vie-des-pays-africains>.

Cependant, avec du recul, on peut estimer que si *Kouakou* et *Kizito* ont pu combler un manque dans un premier temps, ils ont également empêché des initiatives locales en faveur de la création de magazines orientés vers la jeunesse. En effet, face à des revues diffusées gratuitement (*Kouakou* et *Calao*) ou soutenues par une structure très implantée comme l'Église catholique (*Kizito*), il était difficile dans des pays démunis de toute tradition éditoriale de voir émerger ex-nihilo des revues destinées à une jeunesse dont une grande partie n'était pas alphabétisée⁹.

Concernant la presse adulte, les seules traces visibles de bande dessinée sont à chercher du côté de la presse éditée en France mais orientée –et donc diffusée– vers l'Afrique.

C'est le cas du journal *Jeune Afrique*, très diffusé en Côte d'Ivoire, qui a proposé plusieurs séries de BD à ses lecteurs. Dans le numéro d'octobre 1966¹⁰ furent publiées les premières planches de *Séraphina contre Octogone*, une BD signée du Hongrois Eric Nêmes. Pendant 26 numéros, *Séraphina contre Octogone* racontait les aventures d'une jeune voyante métisse qui «*accepte à la demande du président du Sukaristan (un État imaginaire) de détruire Octogone une centrale secrète cachée dans un temple égyptien et dirigée par la SAR (Soviet American Republic)* ».

Dès le n° 327 débute un nouvel épisode de *Séraphina* par une grande illustration en couleurs *Séraphina chez Papa Soleil* où la jeune métisse va affronter un avatar du tristement célèbre Papa Doc, le sinistre Duvalier, dictateur Haïtien de 1957 à 1971, année de sa mort.

La série va se poursuivre jusqu'au n° 351 du 1^{er} octobre 1967. Au terme d'une année d'aventures, *Séraphina* va disparaître complètement du monde de la bande dessinée du fait de l'accueil mitigé des lecteurs.

9. Aujourd'hui encore, le taux d'alphabétisation du pays dépasse à peine les 50%.

10. Ces informations sont issues de l'article de Boualem Khelifi intitulé *Les bandes dessinées de Jeune Afrique* paru dans le n° 2 des *chroniques de M'quidech*, en novembre 2010 sur le site Maghreb-BD (aujourd'hui disparu).

Une nouvelle expérience sera cependant tentée quelques années plus tard avec une nouvelle héroïne, *Sahara*, dont les aventures sont dessinées par Georges Pichard sur un scénario d'Aziz Maarouf, qui n'était probablement qu'un pseudonyme de circonstance. Annoncée dès le n° 507 du 22 septembre 1970, la BD va être publiée par tranches de 3 pages du n° 511 du 20 octobre au n° 518 du 8 décembre 1970.

La revue *Bingo l'illustré africain*, créée en 1953 à Dakar¹¹ et diffusée dans toute la sous-région, proposait également des strips ou des planches de BD dans ces pages. Dès l'année de sa création, on peut noter la série *Un quart d'heure de distraction* puis, en 1955, *Pat reporter*, suivi bien plus tard de *Moussa l'intrépide* en 1964.

Si l'ensemble des lecteurs de ces périodiques (il y en eut plusieurs milliers en Côte d'Ivoire) ont donc été au contact de pages de BD, celles-ci restaient tout de même encore de la BD d'importation car toutes dessinées par des auteurs européens, avec juste un vernis tropicalisé pour les rendre un peu plus lisibles par le lectorat africain.

Si cette époque a eu une influence sur la bande dessinée ivoirienne actuelle, elle n'est donc pas à chercher dans une quelconque production locale mais plutôt dans la mise en place de structures de formation artistique qui formeront les artistes des générations suivantes¹².

11. Cette revue restera active sur l'ensemble du continent jusqu'en 1986.

12. On peut noter toutefois que cette période correspond au début de la carrière de Frédéric Bruly Bouabré (1923 - 2014) dont le travail artistique associant écriture et dessins s'apparente – aux yeux de certains critiques – à une forme de bande dessinée.



Le mois prochain : une nouvelle aventure de «Moussa l'intrépide»

Des structures de formation se mettent en place.

C'est en effet dans les années 1950 et 1960 que se sont créées les principales structures d'enseignement artistique du pays, futures pépinières de talents.

Le C.T.A.A. (Centre Technique d'Art Appliqué) de Bingerville est un centre artistique de niveau lycée sanctionné par un BTA (Brevet Technique d'Art), équivalent au Bac. L'histoire du C.T.A.A. remonte à l'année 1937 où Charles Alphonse Combes, sculpteur français (1891-1968), crée son atelier d'art privé. En 1958, l'atelier Combes¹³ devient une école des arts appliqués, première école d'art du pays avant de devenir en 1994 le C.T.A.A. De nos jours, l'enseignement dispensé est pluridisciplinaire et comprend entre autres les arts graphiques, l'expression picturale, etc. Une fois obtenues leur BTA, les élèves peuvent présenter le concours de l'INSAAC¹⁴.

L'Institut national supérieur des arts pour l'action culturelle (INSAAC) héberge plusieurs écoles artistiques : école de musique, d'art dramatique, de pédagogie, de recherche. Chacune de ces écoles a un nom précis. Pour les arts plastiques, il s'agit de l'ESAPAD (École supérieure des arts plastiques, d'architecture et de design). C'est au sein de son département de communication qu'existe une spécialisation en bande dessinée, l'une des rares en Afrique. L'histoire des Beaux-Arts a commencé sur la commune du plateau par un atelier d'art animé par le couple Homs¹⁵ qui formait des jeunes. En 1959, le ministre français de la Culture, André Malraux, leur demande de créer une école nationale supérieure des Beaux-Arts.

13. Le C.T.A.A. abrite également le musée Charles Alphonse Combes.

14. On peut ajouter à ce dispositif, le *Collège d'enseignement artistique d'Abengourou* devenu le CRAMA (*Conservatoire régional des arts et métiers d'Abengourou*), ce collège fut créé par un couple de français en 1980. Pour l'enseignement supérieur privé, existe l'École de spécialités multimédia d'Abidjan.

15. Lui (Marcel) était sculpteur, elle (Olga) était peintre.

Cette idée se concrétise en 1962 avec la création de l'École nationale des beaux-arts (ENBA) par Marcel Homs avec l'aide de son fils, Serge¹⁶. En 1966, cette école intègre l'INA (Institut national des arts) dans la commune de Cocody. L'INA fusionnant avec le CAFAC (Centre et formation de l'action culturelle) devient l'INSAAC en 1991 et en 2016, l'ENBA devient l'ESAPAD. L'INSAAC héberge également un Lycée d'Enseignement artistique.

Ces institutions ont formé et continuent de former la plupart des artistes ivoiriens actuels, les auteurs de BD n'échappant pas à la règle.

16. On peut consulter son site : <http://www.sergehomssculpteur.com>

L'époque des revues triomphantes (1970 et 1980)

Dès les années 1970, la Côte d'Ivoire se caractérise par la création de quotidiens dont la ligne éditoriale est portée sur la culture. C'est le cas du journal *Ivoire Dimanche* (alias *I.D*) le 14 février 1971. Ce magazine à caractère culturel avait pour ligne de mire la promotion des faits socioculturels de l'espace ivoirien. Il jouera un grand rôle dans l'histoire de la bande dessinée ivoirienne.

Les premiers essais

La première série non-publicitaire publiée dans le pays l'a été dans les pages de *I.D* le 8 août 1971, soit 6 mois après la création du journal. Il s'agissait de *Yapi, Yapo et Pipo*, œuvre de Guy Ferrant (1936-2014) dessinateur français familier des éditions Fleurus ayant également collaboré à *Cœurs vaillant* (Rigodin) et *Amis-Coop* (sous-titré *Le magazine de la coopération scolaire*). Elle mettait en scène les aventures de Yapi, un chauffeur de taxi, Yapo, son ami et le chien Pipo. Attaqués par des bandits sur une route, ils sont poursuivis jusque dans la forêt vierge où ils découvrent les restes d'une fusée française. Ils finiront décorés pour leur bravoure et leur action « *en faveur de la paix* ». Mais la présence, exactement la même année, d'une autre histoire de la série *Yapi, Yapo et Pipo*, au sein des pages du journal sénégalais, *Le Soleil*, laisse penser que celle-ci était sans doute conçue en Europe et vendue à divers organes de presse francophone du continent.

Peu après, le premier auteur ivoirien de bande dessinée, Jean de Dieu Niazébo, faisait paraître trois séries, toujours dans le journal *Ivoire Dimanche*. La première, *Hubuc et le travail*, est parue en octobre 1971, la deuxième, *Tout s'explique*, en

avril 1972. La troisième série, *Les aventures de Grégoire Kokobé*, mettait en scène *Grégoire Kokobé*, Ivoirien moyen, complètement mégalomane, content de son sort, quand « *il a mangé du foutou, bu du Bangui et quand Asec a gagné son match le week-end...* ». Par la suite, Jean de Dieu Niazébo illustrera des romans pour la jeunesse comme *Au royaume des revenants* d'Adou Edoukou (NEI, 2004) ou *L'enfant de la guerre* (S. Mbenga Mpiala, CEDA, 1999).

Les années 1970 constituent l'époque où les Nouvelles éditions africaines (NEA) étaient réparties sur trois pays (Togo, Côte d'Ivoire et Sénégal). Les NEA ne firent que deux tentatives dans le 9^e art.

En 1975, elles publient à 3000 exemplaires une première bande dessinée, à savoir *Les aventures de Leuk le lièvre*, adaptation par Georges Lorofi du texte de Senghor et Abdoulaye Sandji. Débrouillard, aimant la justice et l'ordre, Leuk-le-lièvre cherche à apprendre des hommes et des autres animaux afin de devenir sage. Dans cet ouvrage, les animaux, évoluant à la manière des hommes, ne perdent pas leur humour. Cet album fera l'objet d'une réédition en 2003, toujours disponible de nos jours.

Par la suite, elles éditeront entre 1977 et 1979 les trois tomes de *Contes et Histoires d'Afrique*. Cette série était l'œuvre d'Augustin Coulibaly, d'un certain D. Kouassi¹, et de deux auteurs installés à Abidjan : le Français Daniel Marteaude² et le

1. En l'absence d'informations complémentaires, on peut présumer qu'il s'agissait d'un auteur ivoirien ou burkinabè installé sur place et travaillant pour les NEA.

2. Daniel Marteaude a également travaillé pour le CEDA en illustrant des contes (*La reine des poissons*, 1983) ou des romans historiques (*Racines*, 1991). Il est devenu comédien et metteur en scène, en particulier en Nouvelle Calédonie où il illustrera l'ouvrage *L'enfant de la nuit* en 2007.



Contes et histoires d'Afrique, tome 3. NEA, 1979.